

peu d'années encore ; une femme très avancée en âge est, paraît-il, la seule qui ait conservé ce *gwerz* dans sa mémoire : elle avait l'habitude autrefois de le chanter, comme un cantique de pèlerinage, en parcourant le bourg, de temps à autre ; on ne la revoit plus dans le pays, et personne ne connaît ou le nom ou la demeure de cette vieille mendiante.

D'ailleurs, ils se font vieux et ils deviennent rares, ceux qui connaissent aujourd'hui les *gwerz* religieux, et ces cantilènes historiques achèvent leur temps. Elles auront eu le même sort que les *mystères* du moyen âge : après avoir servi à l'édification des fidèles, ces pieuses « proses du jour » ont été chassées de l'église, et elles sont restées finalement sur la place publique. Et encore un peu de temps, on ne les entendra plus, autour des chapelles consacrées, à l'occasion du *pardon* annuel. Ce sera le tour des *cantiques*. On chantera une sorte d'hymne qu'un *kloarek*, ou le vicaire de la paroisse, aura composé d'après la *Vie des Saints* : la louange du bienheureux, mêlée d'invocations et de conseils pour les suppliants qui sont accourus à la fête patronale. Il ne faudra pas trop chercher la poésie dans ces proses nouvelles. Un des plus ébruités, entre ces *cantiques* modernes, a été fait en l'honneur de saint Yves : avouons que le célèbre « avocat de la veuve et de l'orphelin », né aux portes de Tréguier, aura vainement attendu six siècles le digne chantre auquel il a tant de droits dans son pays natal.

Voici une strophe ou deux du *guerzen* (le mot ancien a persisté) en l'honneur de sainte Tréfine, entendu à Cléguérec, dans le Morbihan :

Eid Gomor he fried cruel
Trifne quen doug avel un oen
De bedein Doue e oe fidel :
Ei-ce pedet e creis hou poen.

Tremeur dehi p'en de gannet,
Arlerh en trebilleu brassan,

A vihanniq e zo desquet,
De garein Doue hag en nissan.

El-ce mameu, d'hou pugale.....

Pour Comor, son mari cruel. — Trifine aussi douce qu'un agneau
— à prier Dieu était fidèle : — ainsi priez au milieu de votre peine.

Quand Trémour lui est né, — à la suite des troubles les plus grands,
— tout jeune il est instruit — à aimer Dieu et le prochain.

De cette façon, mères, à vos enfants — enseignez....

A l'égard de Iltut, le disciple de saint Cadoc et le maître, à son tour, de Tugdual et de Gildas, l'imagination s'est encore moins mise en frais ; le cantique est exactement la traduction en vers de la vie du saint qu'on lit à l'église paroissiale ou dans la chapelle particulière, aux prières du soir, la veille et le jour du *pardon*.

Dans tout ce chapitre la poésie seule est en vue ; la dévotion reste hors de cause. Il est permis de constater, sans se départir de cette discrétion, que la piété du peuple est durable et belle en raison de sa naïveté. La légende ne devient-elle pas, en fin de compte, un symbolisme ? Celles qui meurent, emportent donc avec elles autant de la foi que de la poésie populaire.

Quant aux mélodies d'église, beaucoup sont des airs « français », adaptés à des paroles bretonnes ¹. Quelques-unes ont

1. Il n'y a pas que ces « airs d'église » qui soient sujets à caution. Quand on se rencontre dans un pays où le peuple seul a gardé l'idiome des ancêtres, on est porté de prime abord à considérer comme original tout ce qui sort du peuple. Toute mélodie, sur une chanson locale, passe pour indigène. Comme une grosse erreur, par suite, est vite commise !

M. Bourgault-Ducoudray, signalant le vers à treize syllabes, fréquent dans les chansons bretonnes, remarque que la *mesure à sept temps* correspond à ce mètre poétique, « si l'on compte pour la respiration un silence ayant la durée d'une syllabe » — un demi-temps — (page 14, introduction déjà mentionnée.) Il cite un exemple ; la chanson qu'il choisit, a été composée sur un événement qui se passa en 1843.

« Nag er blavez mil eiz kant ha tri ha daou-ugent. »
Qu'importe la chanson ! Mais il n'a pas eu la main heureuse pour la mélodie. C'est l'air d'une complainte française, comme en Bourgogne et ailleurs autant qu'en Bretagne et bien antérieure au gwerz breton. Cette complainte,

SANTEZ THEKLA

SAINTE THÈCLE



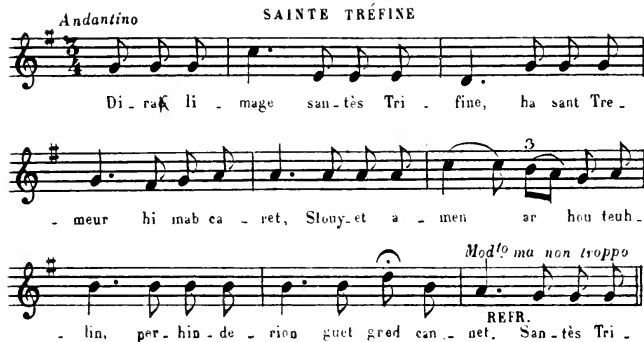
Enn ker I - kon er vro ar Si - li - si - a, E oa goech-
(En la ville d'Icône, dans le pays de Cilicie, il y avait autre-
leur plac'h fur han-vet The-kla; Da rengar zent bre-man za-vet enn
fois une fille sage nommée Thècle; au rang des saints maintenant [elle est] élevée
en - vo, Dre ar bed holl an I-liz ra he goe - liu
dans le ciel, par le monde entier l'Eglise fait ses fêtes.)

JULUANIK

(LE JEUNE JULIEN)

La complainte de St Julien se chante sur l'air « Ar roue Gralon »

SANTÈS TRIFINE



Andantino Di - rañ li - mage san - tès Tri - fine, ha sant Tre -
- meur hi mab ea - ret, Stouy - et a - men ar hou teuh -
- lin, per - hin - de - rion guet gred can - net, San - tès Tri -
Modto ma non troppo
REFR.

MÉLODIES

271



- fine, e lein en Né, hui e gare hozh er Vre-to.

- ned: Pe - det eid omb en Eu - tru

Done d'o ber hun nès; eid omb pe - det

ITRON VARIA AR C'HALVAR

Andante NOTRE DAME DU CALVAIRE



I - tron Va - ri - a ar C'hal - var, O

(Notre Dame du Calvaire O

mamm Je - zuz, mamm a c'hla - c'har, Gou -

mère de Jésus. mère de douleur, de -

- len - ned e - vid - on par - don: C'houi

- mandez pour moi pardon: vous

zo ma Mamm ha - ma I tron.

êtes ma mère et ma souveraine.)